

encore, nous ne serions partis d'ici que lorsque les vallées se couvrirent de leur blanc linceul. Il n'y a pas encore cinq mois que la dernière session est terminée. Nos honorables amis devraient nous donner un peu le temps de respirer. La plupart des membres de cette Chambre sont engagés dans les affaires, obligés de gagner leur vie, de vaquer à leurs occupations, et ils n'ont pas trop de cinq mois entre deux sessions pour surveiller leurs propres intérêts. A en croire mon honorable ami, il y aurait lieu de craindre que la présente session retint les membres du parlement jusqu'à une époque où il vaudrait mieux pour eux consacrer leurs soins à leurs propres affaires. Il existe pourtant un moyen d'obvier aux inconvénients qui peuvent naître de la réunion tardive des Chambres : c'est de faire en sorte que la prorogation ait lieu de bonne heure. Que mon honorable ami ne mérite jamais le reproche qu'il a adressé à l'honorable député d'Ontario-nord (M. Grant), que les discours ne soient pas trop longs, que l'éloquence ne coule pas à trop grand flot, et nous aurons une session qui ne durera ni huit ni cinq mois, mais une session qui permettra à chacun de nous d'aller respirer l'air pur de la campagne au joli mois de juin.

Passant à un autre sujet, mon honorable ami (M. Borden) a renoncé au sarcasme pour donner dans la plaisanterie—il faut dire que la plaisanterie est à l'état épidémique dans les rangs de la gauche. Il s'est permis de plaisanter au sujet du résultat des élections partielles. Le ciel me garde de troubler sa joie comme celle de ses partisans ! S'ils sont satisfaits, pourquoi ne le serions nous pas également ? Douze élections ont eu lieu : celles de Westmoreland, de Rouville, de Gaspé, de Queen's, I.P.-E., de Saint-Jean, N.-B., de Kamouraska, de Montmagny, de Saint-Hyacinthe, de Saint-Jacques, d'Hochelaga, de Bruce-est et de Lambton-est ; les conservateurs en ont remporté trois et perdu neuf. Si leur joie ne connaît plus de bornes, cela provient sans doute de ce qu'ils n'ont pas essuyé douze défaites, de ce qu'au lieu de les anéantir tout à fait, l'avalanche les a tout simplement ensevelis sous ses débris. Ils se voient déjà portés au pouvoir par le flot de la réaction conservatrice. Loin de moi la pensée de troubler leur bonheur : qu'ils s'en donnent tout leur content ! Ils font bien de se réjouir dès à présent, car jamais plus, je le crains, ils n'en auront l'occasion. Après les élections, il serait trop tard ; laissons-les donc profiter en paix du moindre sujet de réjouissance qui semble leur échoir.

Mais où donc est-elle cette réaction conservatrice ? Où est aujourd'hui le parti conservateur ? La province de Québec étant la seule dont je puisse parler en parfaite connaissance de cause, je dois dire qu'on n'y voit plus de trace du parti conservateur ; on y trouve un parti nouveau, le parti protectionniste. Les conservateurs de vieille roche, gens qui se glorifiaient à

juste titre de leurs croyances politiques, ont complètement disparu ; on a vu surgir à leur place des protectionnistes. On a trouvé une désignation nouvelle. Qu'importe le nom ? Donnez un autre nom à la rose, elle n'en gardera pas moins son délicieux parfum ; mais il n'en est pas de la rose comme du parti conservateur. Celui-ci s'est essayé à un jeu nouveau ; honteux de sa vieille défroque, il a jugé prudent de se présenter au peuple sous une nouvelle étiquette et couvert d'oripeaux un peu moins défraîchis. Lorsqu'un vieux navire a vu bien des tempêtes, qu'il fait eau de toutes parts et n'inspire plus aucune confiance, on le met en cale, sèche, on le repeint, on efface son ancien nom pour l'appeler d'un nouveau, et quand on pense avoir assez fait pour ramener la confiance du public, on lance de nouveau le vieux navire sur la mer incertaine. C'est ce qu'on a fait dans la province de Québec ; la vieille barque conservatrice n'inspire plus la confiance, elle faisait eau de toutes parts ; on dut la mettre en cale, la repeindre effacer son ancien nom pour y substituer celui de "Protectionniste," mais les électeurs indépendants ne se laissèrent pas tromper par cette désignation nouvelle. Les membres du parti conservateur eux-mêmes ne prièrent guère la tactique ; ce changement leur inspira du dégoût et, je le dis à leur louange, ils n'en voulurent point. Mais ce n'est pas tout ; on ne s'est pas contenté de changer le nom de la vieille barque, on a aussi changé de capitaine. On a jeté pardessus bord le brave à qui on avait confié les destinées de la barque dans les circonstances extrêmement difficiles et qui l'avait dirigée avec le plus grand courage, et la vieille barque privée de son capitaine, obéissant aux commandements d'une junte établie sur le rivage, fut remise à flot et entreprit son périlleux voyage vers l'inconnu. Je le demande à mes honorables amis de la gauche, est-ce bien là ce qui leur cause une si grande joie ? Ils n'ont plus de parti, plus de chef, plus de politique ; en effet, bien qu'ils prétendent avoir une politique de protection, il me sera donné de démontrer un peu plus tard qu'ils ne savent même pas s'entendre sur la nature de la protection qu'ils réclament. Pour ma part, le verdict que rendra le peuple aux élections prochaines ne m'inspire aucune appréhension.

Mon honorable ami (M. Borden) a été plus heureux dans les observations qu'il a faites à l'endroit des honorables députés qui ont proposé et appuyé l'adresse. Mon honorable ami d'Ontario-nord (M. Grant) n'a fait son entrée en cette Chambre que vers la fin de la dernière session, et il avait déjà su, malgré son arrivée récente au milieu de nous, donner la mesure de sa valeur comme parlementaire ; son discours d'aujourd'hui n'a fait qu'accroître la haute estime en laquelle nous le tenons déjà. Quant à mon honorable ami d'Hochelaga (M. Rivet), tous ceux qui ont eu l'avantage de l'entendre sont unanimes à reconnaître que ses observations